

CHAPITRE 1

C'était un temps parfait pour mourir.

Il s'était mis à pleuvoir d'un coup, en grosses gouttes qui tambourinaient sur le tablier du pont. Leur martèlement régulier couvrait tous les bruits alentour, y compris celui des rares voitures qui s'aventuraient encore sur les voies. Depuis le milieu de la nuit, l'orage grondait, sans vouloir vraiment éclater. Seuls les éclairs nuaient par intermittence le ciel, comme si la pluie avait attendu l'aurore pour tomber et retarder ainsi le lever du jour.

Hadrien soupira et, sans s'arrêter, rentra un peu plus la tête dans les épaules en continuant de courir sur le pont, côté mer. Ses cheveux noirs et courts dégoulaient dans sa nuque, son pull trempé n'épongeait plus rien et ses baskets pesaient des tonnes. Comme ses pensées, ses idées noires, sa vie – ou ce qu'il en restait.

Sur sa gauche, les lumières scintillantes des chantiers navals éclairaient Saint-Nazaire comme en plein jour. Sous l'immense portique de levage rouge et blanc, il devinait les milliers d'ouvriers qui s'activaient sur la carcasse en construction du nouveau paquebot de luxe des *Chantiers de l'Atlantique*. De l'autre côté, la Loire s'enfonçait dans les terres, ponctuées d'îlots que la ma-

réé haute ne recouvrait presque plus. La pluie réduisait la visibilité à quelques mètres et Hadrien ralentit sur le trottoir juste assez large pour une personne. Normalement, seuls les vélos étaient tolérés sur le pont, mais il ne serait pas dernier à enfreindre la règle. Enfin, il dépassa la première arche rouge et blanche tendue de haubans, le cœur battant. Voilà, il parvenait au sommet.

À cet endroit, le tablier s'affaissait légèrement, si légèrement que c'en était presque imperceptible si l'on n'y prenait pas garde. Hadrien connaissait le pont par cœur, il aurait pu le traverser les yeux fermés. Il s'arrêta juste entre les deux arches, au point le plus haut. L'anémomètre tournait à toute vitesse, giflé par la pluie mêlée d'embruns. Il s'appuya à la rambarde, côté mer, et son regard fixa un point indistinct de la côte. Derrière les rideaux de gouttes, il ne distinguait même pas l'horizon troué des éclats cadencés des lumières des phares et balises.

Oui, c'était un temps parfait pour mourir.

Hadrien leva les yeux vers le haut des pylônes et vacilla, saisi par un vertige. Et voilà, ça recommençait. Les bourdonnements. Les lumières aveuglantes. Les blanches des phares, les rouges des catadioptrés de la route, les bleues des gyrophares. Et puis ce cri interminable qui ne quittait pas son esprit torturé, ce hurlement de femme terrorisée. Toujours le même. Toujours déchirant. Avant le trou noir.

Hadrien baissa la tête tandis que les gouttes de pluie se mêlaient aux larmes qui dévalaient ses joues. Il ne

copyrigh...
saurait jamais ce qui s'était vraiment passé cette nuit-là. Il avait seulement tout perdu, en une seconde. Le sanglot montait de sa poitrine oppressée en lui coupant le souffle. Il se pencha encore au-dessus de la rambarde. Il n'en pouvait plus de ces cauchemars sans fin, de ces images désordonnées qui l'assaillaient sans prévenir, de cette douleur sourde qui enserrait son cœur jour après jour. Il était déjà mort au fond de lui...

En bas, la Loire se mélangeait à l'océan, dans ces eaux troubles et saumâtres caractéristiques des estuaires. Une soixantaine de mètres séparait le tablier de la surface de la mer.

Au mieux, il s'éclaterait la tête contre les vagues et il mourrait sur le coup. Sans souffrance.

Au pire, il serait suffisamment étourdi pour se laisser emporter par le courant et se noyer. Ce serait un peu plus long ; peut-être un peu plus douloureux.

Dans tous les cas, ce ne serait rien en regard de ce qu'il avait subi jusque-là.

Hadrien jeta un coup d'œil circulaire autour de lui, comme un dernier adieu à ce monde qui l'indifférait désormais. Personne n'irait le pleurer, de toute façon. Plus personne. Ses poings se crispèrent sur la rambarde mouillée ; il fallait y aller. Son pied droit se leva lentement vers le haut de la barrière.

— Monsieur ?

Hadrien se figea en percevant une voix féminine depuis la voie de circulation ; elle avait crié pour couvrir le son de la pluie battante. Il ferma les yeux, serra les dents. Ne pas l'écouter. Faire comme s'il ne l'avait pas

entendue. Enjamber cette putain de barrière et sauter, sauter quand même, aller au bout, en finir... Peut-être que l'intruse n'insisterait pas.

— Monsieur, vous avez besoin d'aide ?

Trop tard ! La femme était déjà derrière lui. Hadrien reposa son pied par terre et secoua la tête négativement sans la regarder. S'il le faisait, il savait qu'il renoncerait.

— L'averse m'a obligée à arrêter ma voiture sur le pont, on ne voit pas à trois mètres, reprit-elle vivement, comme pour se justifier. Vous avez l'air d'avoir été surpris par la pluie pendant votre jogging, vous ne voulez pas que je vous ramène quelque part ?

Elle avait posé sa main sur son bras et Hadrien frémit de tout son corps. Soit elle était vraiment conne de ne pas avoir deviné qu'il s'apprêtait à se jeter du pont, soit elle le faisait exprès pour... Pour quoi, d'abord ? Pour le sauver ? Qu'est-ce que ça pouvait lui faire s'il avait envie de se suicider ?

Hadrien tourna la tête lentement vers elle et découvrit un visage fin couvert de pluie, des yeux très clairs et un sourire bienveillant sur des lèvres charnues. Ses cheveux bruns dégoulaient. Elle était vêtue aussi légèrement que lui, d'un simple pull complètement trempé et d'un jean qui ne valait pas mieux.

Dans son regard, il lut la réponse à sa question précédente : elle avait parfaitement compris de quoi il retournait. Elle était sûrement intervenue pour l'empêcher de commettre l'irréparable.

— Allez, venez, je vous dépose où ? décida la femme

en le prenant par l'épaule pour l'entraîner avec elle.

La respiration d'Hadrien s'accéléra ; c'était foutu. Il avait perdu. Il aurait pu l'éconduire et même lui reprocher de se mêler de ce qui ne la regardait pas. Mais il n'avait aucune envie de se battre, d'expliquer, encore moins de se justifier. Après tout, ce ne serait que partie remise.

Résigné, il la suivit jusqu'à sa voiture garée en double file sur la voie déserte. Hadrien s'engouffra sur le siège passager, la tête dans les épaules, penaud comme un petit garçon pris en faute.

La femme s'installa au volant, remit le contact, enleva les feux de détresse et démarra au ralenti, presque à l'aveuglette. La pluie tombait toujours aussi dru. La descente vers Saint-Brevin¹ parut interminable à Hadrien. À trente à l'heure, elle ne risquait pas de se faire flasher ! Les diodes rouges de part et d'autre des voies traçaient deux lignes parallèles qui s'enfonçaient dans le brouillard humide.

Hadrien gardait les lèvres serrées et n'espérait qu'une chose : qu'elle ne pose pas de questions, qu'elle ne tente pas de le raisonner, de le dissuader. Il ne voulait pas parler. Il voulait qu'on lui foute la paix.

Comme si elle avait compris qu'il était inutile d'essayer d'en savoir plus, elle ne prononça pas une parole, totalement concentrée sur la route balayée par le vent

1 Il y a débat concernant la présence d'un accent aigu sur le e de Saint-Brevin. À l'origine, le nom n'en comportait pas, il fut ajouté en 1900. Depuis le 30 mai 1951, la graphie officielle est revenue à Saint-Brevin sans accent. Dans les faits, les deux orthographes coexistent.

et la pluie.

– Vous pouvez sortir juste au bout du pont, ma voiture est sur le port de Mindin, murmura-t-il, alors qu'elle venait de dépasser la caméra du radar-tronçon qui contrôlait la vitesse des véhicules.

Elle ne répondit pas et emprunta la première sortie, tourna encore à droite et arriva face à la capitainerie du port, dominée par la haute tour du sémaphore. Elle se gara près de la seule voiture restée sur le parking. Hadrien ne lui laissa pas le temps de couper le contact et détacha sa ceinture de sécurité.

– Merci, dit-il d'une voix blanche.

Il se demandait bien pourquoi il éprouvait le besoin d'être poli avec elle, alors qu'il avait juste envie de lui reprocher vertement de lui avoir sauvé la vie.

– De rien. Vous... vous êtes sûr que ça va aller ?

Elle avait hésité avant de poser la question et c'est ce qui la sauva de se faire rabrouer. Hadrien ne répondit pas tout de suite, parce qu'il allait mentir et ça ne lui convenait pas. Il n'avait pas envie de lui mentir.

Mais qu'est-ce qu'il en avait à faire ? Il ne connaissait pas cette femme et ne la reverrait jamais ! C'était complètement con.

– Non, dit-il enfin, énigmatique. Mais merci quand même.

Il referma la porte aussitôt pour ne pas entendre sa réponse – si jamais elle avait répondu – et chercha ses clés dans sa poche. Il entendit la voiture reculer et, alors qu'elle s'éloignait, il nota grâce à l'autocollant présent sur la vitre arrière qu'il s'agissait d'un véhicule

de location. Mais pourquoi diable faisait-il attention à ce genre de détail ?

À nouveau seul, Hadrien demeura un long moment debout. En face de lui, la silhouette fantomatique du pont de Saint-Nazaire perdue dans les nuées de brumes semblait le narguer. L'intensité de la pluie s'était réduite, mais elle tombait toujours. Il frissonna et se rendit compte qu'il avait froid. Il appuya sur le bouton de sa clé et les clignotants de sa voiture lui répondirent.

— On se retrouvera, mon vieux, marmonna Hadrien dans sa barbe en s'adressant au pont.

CHAPITRE 2

Ariane se gara devant une maison cossue habillée de granit gris et coupa le contact en retenant un frisson. Ses vêtements trempés la frigorifiaient alors que les températures de ce mois d'octobre dépassaient allègrement les *normales de saison*, comme disaient les présentateurs de la météo. L'averse s'était calmée, mais la pluie continuait de tomber, irrégulière, accompagnée par cette odeur caractéristique de terre mouillée.

Ariane passa ses doigts gourds dans ses cheveux bruns et lâcha un juron en constatant qu'ils ne valaient pas mieux que ses vêtements. Un rapide coup d'œil dans le rétroviseur lui confirma son apparence débraillée. Elle ne pouvait décemment pas se présenter dans cet état à ses parents. Déjà qu'elle ne les avait pas revus depuis des années, ils allaient la jeter dehors comme une pouilleuse !

Elle attrapa la valise cabine qui gisait sur la banquette arrière et en sortit une petite serviette éponge de voyage qu'elle utilisa pour essorer ses cheveux. Puis elle les brossa avec l'habitude des gens pressés, avant de les tordre dans un chignon imprécis. Quelle idée aussi de jouer les bons Samaritains sur le pont, tout à l'heure !

Ariane arrêta de se coiffer, les yeux dans le vague, en

repensant à l'homme qu'elle avait empêché de sauter. À travers le rideau de pluie, elle avait d'abord pensé qu'il s'agissait d'un jogger surpris par l'averse, mais lorsqu'elle l'avait vu enjamber la rambarde du pont, elle avait vite compris ses intentions.

Elle aurait pu ne pas s'arrêter, mais elle aurait eu sa mort sur la conscience. Impossible de faire comme si elle n'avait rien vu.

— J'espère au moins qu'il n'y est pas retourné, maugréa Ariane pour elle-même.

Elle savait pourtant que son sauvetage avait peut-être été vain. S'il lui prenait l'envie de recommencer, elle ne serait pas toujours là pour l'en empêcher.

Pensive, Ariane se demanda si elle en arriverait là un jour, elle aussi. Depuis un mois, sa vie ne ressemblait tellement plus à rien ! Cela constituait une très bonne raison de se suicider. Et pourtant, elle ne l'avait pas encore envisagé. Comme si elle se raccrochait à l'idée qu'un espoir subsistait.

L'inconnu du pont, lui, devait avoir épuisé la moindre parcelle d'espérance pour préférer mourir. Était-ce à cause d'une rupture amoureuse, d'une dépression, du chômage, de la drogue, de la faillite ? Et puis quoi ? Qu'est-ce qu'elle en avait à faire, après tout ? Ariane s'admonesta de se poser ces questions inutiles puisqu'elle n'aurait jamais la réponse. Elle ignorait jusqu'à son prénom. Il avait même été à la limite de la politesse ; pour un peu, il aurait presque fallu qu'elle s'excuse de lui avoir sauvé la vie. En même temps, il avait de quoi être contrarié : elle lui avait fait royalement rater son coup.

Elle consulta son portable : 6h30. Ce n'était pas une

heure très décente pour sonner chez les gens. Mais ce n'était pas non plus juste « des gens » qu'elle allait voir. Il s'agissait de ses parents. Ariane jeta la brosse à cheveux derrière elle et posa ses mains sur le volant en observant la bâtisse posée devant elle.

La maison où elle avait grandi n'avait pas vraiment changé. La végétation semblait plus imposante que dans ses souvenirs, mais on devinait toujours la mer, au-delà du jardin de la propriété qui surplombait depuis des générations la promenade côtière de Saint-Brevin-les-Pins. En face de la tranquille station balnéaire, l'industrielle Saint-Nazaire se déroulait, de l'autre côté de l'estuaire de la Loire.

Ariane sortit enfin de sa voiture de location et se dépliâ, s'étirant consciencieusement pour dérouiller ses muscles transis. Tiens, si ses baskets n'étaient pas planquées au fond de sa valise, elle aurait pu aller faire un petit running le long de l'estuaire. Si ses souvenirs étaient bons – et surtout si tout n'avait pas été détruit – le bord de Loire se prêtait particulièrement aux courses matinales.

– Bon, Ariane, assez procrastiné ! décida-t-elle en se postant devant le visiophone du portail en fer forgé noir. Allons-y !

Le carillon mélodieux réentit, un peu suranné et chic, à l'image de sa mère. Rien ne bougea dans la maison aux volets fermés. Ses parents dormaient-ils encore ? Ariane appuya une nouvelle fois sur le bouton et attendit, le cœur battant. Pernicieuse, la machine à idées noires se mettait en marche. Peut-être que Raymond et Sabine étaient en fait bien levés et qu'ils regar-

daient, incrédules, le visage de cette inconnue en se demandant ce qu'elle leur voulait ? Ou, pire, ils l'avaient reconnue, mais refusaient de la laisser entrer, puisqu'elle avait choisi de s'en aller « faire sa vie », seize ans plus tôt, malgré leurs réticences ?

L'écran du visiophone s'éteignit une nouvelle fois sans aucun signe de vie. Ariane soupira, les épaules tombantes. Il n'y avait peut-être personne dans la maison. Elle était à la porte de chez elle ; mais était-ce vraiment encore « chez elle » ?

En relevant les yeux, Ariane pinça les lèvres. Elle ne devait pas se laisser abattre. Pas maintenant, pas après tout ce qu'elle avait supporté. Quand son père n'était pas chez lui, il se trouvait à son bureau, dans les locaux de *Parot Industrie*, à Saint-Nazaire. C'était sa deuxième maison. Dès son plus jeune âge, Ariane avait toujours vu Raymond s'investir dans la direction de la société familiale.

Elle remonta dans sa voiture et refit la route dans l'autre sens. Le jour commençait tout juste à se lever sur Saint-Nazaire alors qu'elle abordait de nouveau le pont à haubans, un des plus longs d'Europe avec ses trois kilomètres de portée. Ariane repensa à l'homme qu'elle avait sauvé. Était-il finalement rentré chez lui ou bien se trouvait-il en ce moment même sur le parapet ? Elle ne put s'empêcher de ralentir au point haut du tablier, entre les deux pylônes en forme de V inversé, et fut soulagée de ne voir personne.

À cet endroit, on était déjà à Saint-Nazaire : le pont commençait en pente douce à Saint-Brevin et culminait à soixante mètres en surplombant la rive droite et les

chantiers navals. Sur la Loire, là-bas, elle reconnut les cheminées illuminées de la centrale électrique de Cordemais, les terminaux portuaires de Donges d'où partaient d'énormes pipelines alimentant les méthaniers et autres tankers. Les quais de chargement de Montoir-de-Bretagne se reconnaissaient à leurs montagnes de containers transbahutés avec des grues en forme de girafe et les imposants ferries dont les plus gros transportaient les pièces d'Airbus.

Ariane se souvenait comme si c'était hier du plaisir qu'elle prenait à regarder les mastodontes de métal emprunter le chenal de l'estuaire et passer sous le pont. La nuit, c'était comme un jeu : souvent, on entendait d'abord seulement le moteur du navire, puis il fallait en deviner les lumières qui se confondaient avec celles de la ville tapie derrière, avant de distinguer enfin l'ombre mouvante du bâtiment, escorté jusqu'à sa destination finale par des remorqueurs et des bateaux-pilotes aux dimensions ridicules en comparaison.

Dans le bassin C des chantiers navals, un paquebot prenait forme, lui aussi illuminé comme en plein jour, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. *Les Chantiers de l'Atlantique*, d'où étaient sortis des monstres mythiques comme le *France* ou le *Queen Mary 2*, ne s'arrêtaient jamais. Ariane prit la première sortie après le pont pour gagner le quartier de Méan-Penhoët où se trouvait l'entreprise de son père. *Parot Industrie* ne construisait pas des paquebots, mais seulement des bateaux industriels plus modestes. La société fournissait également des pièces métalliques nécessaires à la construction des navires de croisière et des avions. Pe-

tite fille, Ariane avait longtemps cru que son père dirigeait *Les Chantiers de l'Atlantique* et la découverte de sa méprise avait beaucoup fait rire Raymond Parot.

Le bâtiment abritant le siège social de *Parot Industrie* s'était agrandi et modernisé. Le nom de l'entreprise s'épelaient fièrement en néon bleu sur la façade vitrée. Ariane gara sa voiture, vérifia qu'elle ne ressemblait pas trop à rien dans son rétroviseur et regarda l'heure sur son téléphone. Huit heures cinq. Elle avait suffisamment patienté. Ses vêtements avaient un peu séché, mais son pull sentait encore l'humidité. Elle fouina dans sa valise pour l'échanger contre une veste un peu usée, mais qu'elle aimait bien. Elle avait besoin de se rassurer avant « d'affronter » son père.

Cela faisait plus de quinze ans qu'ils ne s'étaient pas vus. Ariane n'était jamais revenue du Japon depuis son départ, alors qu'elle avait vingt ans. Elle n'avait pas vraiment coupé les ponts avec ses parents, mais ils n'échangeaient plus qu'épisodiquement des nouvelles par mail ou par téléphone. Elle savait que Raymond n'avait jamais vraiment digéré son départ. Elle avait préféré le Japon pour mener sa propre carrière d'ingénieure, alors qu'il comptait sur elle pour reprendre la société familiale.

— Bonjour madame, que puis-je pour vous ? demanda la standardiste à Ariane dans le hall d'accueil de la société.

— Bonjour, je... je voudrais savoir si papa... enfin si M. Parot est là, balbutia la jeune femme, prise de court. Je dois le voir.

— Vous avez rendez-vous ? interrogea la secrétaire en consultant l'écran devant elle.

– Non, pas vraiment. Mais je pense qu'il voudra bien me recevoir. Je suis sa fille, Ariane. Ariane Parot.

La standardiste se figea et la dévisagea un instant, comme si elle cherchait des indices pour vérifier les dires d'Ariane.

– Vous voulez voir mon passeport ? reprit-elle en ouvrant son sac. Je comprends que vous ne me connaissiez pas, j'étais au Japon pendant quinze ans...

– Non, non, ce ne sera pas nécessaire ! M. Parot est en rendez-vous téléphonique. Dès qu'il a terminé, je le préviens que vous êtes là. Vous pouvez monter au quatrième étage. Ce sera sur votre droite en sortant de l'ascenseur, il y a une salle d'attente.

Ariane faillit lui préciser qu'elle connaissait les lieux, mais elle ne voulut pas embarrasser la jeune femme plus que nécessaire. Elle la remercia chaleureusement et se dirigea vers l'ascenseur en regardant autour d'elle. Rien de tape-à-l'œil dans la décoration, à l'image de son père : simple et efficace, sans lésiner sur la qualité et le raffinement.

Dans l'ascenseur, Ariane profita du miroir pour refaire son chignon et se remettre du brillant à lèvres. Elle avait l'impression de se rendre à un entretien d'embauche. C'était stupide d'être aussi angoissée par un rendez-vous avec son propre père, quand même !

À sa décharge, elle ignorait totalement comment il allait prendre son retour. Elle n'avait prévenu personne de son arrivée. Voici encore un mois, elle était ingénieure dans l'un des plus importants chantiers navals du Japon, à Kobé. Elle était partie sur un coup de tête, presque du jour au lendemain, en laissant tout derrière

elle et avec la ferme intention de ne jamais revenir.

Au quatrième étage, elle prit à droite et arriva dans une sorte de hall qui proposait des fauteuils pour patienter. La signalétique l'informa que l'étage abritait la direction générale, les directions stratégiques, des salles de réunion et les secrétariats de tous ces directeurs. Raymond Parot avait transformé la petite entreprise familiale en grosse société prospère et il régnait sur cette hiérarchie depuis des décennies, assisté d'une poignée de fidèles qu'il avait tous formés, y compris son fils cadet Alexis. Ariane y aurait eu sa place, si elle l'avait voulu.

Alors qu'elle prenait une plaquette posée sur la table basse du salon d'attente, une voix impatiente l'interrompit.

– Vous êtes l'assistante intérimaire ? Ce n'est pas la peine de vous asseoir, venez dans mon bureau tout de suite !

Ariane haussa les sourcils en tournant la tête vers le bureau d'où venait la voix, celui du directeur général adjoint. Ce dernier était occupé par Alexis Parot, son frère cadet. Elle esquissa un sourire et poussa la porte entrouverte, puis se planta dans l'embrasure sans bouger pour observer le jeune homme concentré sur son smartphone. Elle détailla le jeune homme de vingt-cinq ans à la carrure athlétique, qui portait plutôt bien le costume trois pièces et soignait sa personne – cheveux courts, rasé de près, jusqu'au parfum de marque qui embaumait toute la pièce. M. Parot junior devait faire des ravages auprès de la gent féminine !

– On dit « bonjour », d'abord, dit enfin Ariane d'une

voix rieuse.

Alexis sursauta et releva la tête, manifestement furieux, ou plutôt outré qu'une assistante, intérimaire de surcroît, le reprenne de cette manière. En voyant Ariane, il fronça les sourcils, traversé d'un doute, mais ne se détendit pas.

– Vous pouvez garder vos leçons de politesse, mademoiselle, je n'ai besoin que de vos compétences de secrétaire, rétorqua-t-il froidement. On a déjà assez pris de retard comme ça. Prenez ces courriers et...

– Toujours aussi aimable, à ce que je vois, répondit Ariane sans bouger. Tu n'as pas changé... En revanche, moi je dois avoir beaucoup changé pour que tu ne me reconnaises pas.

En l'entendant le tutoyer, Alexis marqua de nouveau un temps d'arrêt et la dévisagea. Ariane pinça les lèvres. Quand elle avait quitté la France, son frère n'avait que sept ans, elle avait les cheveux courts coupés à la garçonne et elle était rousse. Mais quand même, elle était sa sœur !

Enfin, Alexis parut retrouver la mémoire et une grimace narquoise se peignit sur son visage.

– Ariane ? ça alors, quelle surprise ! Tu t'es souvenue que tu avais de la famille en France ?

Elle ne répondit pas tout de suite ; son frère ne respirait pas le bonheur de la revoir, c'était le moins qu'on puisse dire. Né trop tard après elle pour qu'ils aient des jeux en commun, elle avait quitté la maison familiale sans l'avoir vu grandir. Ariane s'était souvent dit qu'elle n'avait jamais été une grande sœur aux yeux de son frère. Elle eut un pincement au cœur, comme le senti-

ment d'avoir raté quelque chose d'important. Petite, elle avait toujours regretté d'être fille unique et enviait ses copines entourées de frères et sœurs. Quand Alexis était arrivé, elle avait déjà grandi. Elle avait joué à la petite maman pendant quelques années, puis la vie les avait séparés...

– Je te laisse travailler, jeta-t-elle, déçue de ce premier contact. C'est papa que je viens voir.

Elle se retourna, furieuse, mais se heurta à une montagne.

– Oh, excusez-moi !

– Bonjour, Ariane, fit la voix chaude et bourrue de Raymond Parot. Je croyais à une erreur quand la standardiste m'a annoncé l'arrivée de ma fille, mais je constate qu'elle ne s'est pas trompée.

Ariane leva la tête et rencontra le regard attentif de son père, au milieu d'un visage marqué par les années. Les larmes lui montèrent aussitôt aux yeux, émue de le revoir, alors qu'elle ne pleurait pas si facilement.

Raymond ne lui laissa pas le temps de dire quoi que ce soit.

– Viens, allons dans mon bureau, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

Ariane hocha la tête, tandis que, dans le couloir, arrivait une jeune femme en tailleur, sans doute l'intérimaire attendue par son frère. Elle la suivit des yeux en lui souhaitant intérieurement bonne chance et du courage pour supporter l'irascible Alexis Parot.

CHAPITRE 3

Les mains sur le volant, Hadrien regarda les deux vantaux du portail électrique s'ouvrir avec lenteur, puis il remonta l'allée gravillonnée jusqu'à la porte du garage devant laquelle il gara sa voiture. Un regard sur l'horloge du véhicule lui arracha une grimace. Il avait déjà perdu une bonne heure sur la marée.

Cette pensée eut sur lui un effet catalyseur. Il sortit brusquement, claqua la porte et s'engouffra dans le garage en maugréant. Il ne pensait pas s'être endormi sur le parking du port de Mindin. Il s'était pourtant réveillé en sursaut, transi de froid à cause de ses vêtements trempés de pluie et avait mis un moment avant de se souvenir de ce qui s'était passé.

Le pont. La pluie, le brouillard. Son envie d'en finir. Et puis cette femme, surgie de nulle part et qui l'avait empêché de sauter. Sans rien dire, sans rien faire, d'ailleurs. Elle avait juste été là.

Il aurait pu la remercier un peu mieux que ça. Sophie lui aurait sûrement fait des remontrances et l'aurait encore une fois traité d'ours sauvage. Mais ce n'était pas de sa faute à lui s'il n'aimait pas les gens !

Grelottant, Hadrien passa du garage à la maison et se débarrassa de son jogging, de son tee-shirt et de ses sous-vêtements mouillés. Il les roula en boule avant de

les lancer en direction du panier de linge sale qui débordait déjà. Nu, il se dirigea vers la salle de bains et entra dans la douche en claquant des dents. Quelle idée de ne pas être revenu chez lui tout de suite. Parti pour mourir, il revenait avec un rhume, c'était bien la peine !

La vapeur emplit la cabine de douche et Hadrien ferma les yeux pour laisser couler l'eau sur son visage renversé en arrière. Le bruit de cascade et la chaleur l'apaisaient, bienfaisants. Il frotta ses joues barbues et passa les mains dans ses cheveux, avant de relever les paupières pour contrôler l'heure sur le petit réveil posé sur le meuble vasque. Huit heures. Les gars de l'exploitation conchylicole devaient se demander où il était encore passé... Heureusement que chacun savait ce qu'il avait à faire et qu'ils étaient autonomes. Si par malchance, ils étaient déjà partis en bateau, Hadrien avait de quoi s'occuper à l'atelier avant de les rejoindre au port de Gravelle.

Hadrien jura, saisit le savon et se frictionna vigoureusement le reste du corps pour finir de se réveiller. À chaque fois, il se promettait que c'était la dernière fois qu'il faisait le con et à chaque fois, il dérapait de nouveau. Il étira ses muscles engourdis, à peine alourdis par les ans, et fit jouer ses articulations. Il n'était pas encore trop rouillé, bien que la quarantaine s'approchât. Son travail en mer exigeait une excellente condition physique et son travail, c'était tout ce qui lui restait.

Moins de cinq minutes après, il était dans sa voiture, vêtu d'une combinaison de pêche à bretelles et de bottes bleu marine. Lorsqu'il sortit de la cour de sa maison, Hadrien constata que la marée commençait tout

juste à descendre. Un léger sourire naquit sous sa barbe fournie lorsqu'il aborda la zone conchylicole où se trouvait son exploitation ; les tracteurs prêts à partir dans la cour lui indiquèrent qu'il n'arrivait pas trop tard pour rejoindre la concession en mer.

Raymond désigna à Ariane le canapé posé dans un coin de son bureau, où il recevait ses rendez-vous plus informels et se dirigea vers un petit meuble sur lequel se trouvait une machine à dosettes. Ariane s'installa dans le canapé, un peu intimidée, et observa son père préparer son café. Ses gestes étaient toujours aussi méticuleux, patients, mesurés, à son image.

— Que veux-tu boire ? J'ai du thé à la menthe. Dans le temps, tu aimais ça...

Ariane esquissa un sourire, émue qu'il se souvienne de ce genre de détail.

— À cette heure-ci, je préfère un expresso bien fort, répondit-elle. Sans sucre, s'il te plaît.

Raymond hochâ la tête et prépara un deuxième café avec la même minutie. Enfin, il s'assit face à sa fille dans un des fauteuils et leva sa tasse dans sa direction.

— Je bois donc à ton retour.

Ariane répondit à son geste et trempa ses lèvres dans le breuvage noir sans quitter son père des yeux. Il avait vieilli, ses cheveux avaient blanchi, mais il en gardait tout de même une bonne épaisseur, et son front ridé devait avoir engrangé plus d'un souci. Il avait épaissi aussi, mais il n'avait pas perdu son élégance ni ce raffi-

nement sobre qui le caractérisait. On était loin de l'allure sophistiquée d'Alexis. Chez Raymond, tout était dans la retenue.

Le président-directeur général de *Parot Industrie* observait lui aussi sans vergogne sa fille aînée revenue au bercail, en se demandant de quoi il retournait réellement.

– Tu dois te poser dix mille questions sur les raisons de ma présence ici, murmura enfin Ariane en posant sa tasse sur la table basse.

– Peut-être pas dix mille, mais certainement beaucoup, répondit Raymond. Je ne m'attendais pas à ta venue... Pour être honnête, je ne m'attendais pas à te revoir en chair et en os un jour.

Ariane baissa la tête.

– Je sais, je suis désolée... Je n'ai même pas d'excuse valable à t'opposer.

– Mais si, tu avais autre chose de plus important à faire que de venir voir tes vieux parents en France, reprit Raymond sans animosité, mais avec une pointe d'amertume. De toute façon, ce qui est fait est fait... Tu es en France depuis longtemps ?

– Depuis cette nuit, répondit Ariane. Le temps de louer une voiture et de faire la route depuis l'aéroport de Nantes, je suis arrivée ce matin. Je suis passée à la maison, mais il n'y avait personne, alors je suis venue ici. Je me doutais que tu y serais déjà... Tu as toujours été matinal.

Elle revoyait encore son père lui seriner, comme une litanie, que c'était le matin qu'on travaillait le mieux. Elle, elle était plutôt du soir.

– Ta mère a passé la soirée chez une de ses amies, expliqua Raymond. J'imagine qu'elle va rentrer dans la matinée. Tu comptes rester longtemps ? William n'est pas venu avec toi ?

Ariane baissa la tête.

– Non, il est resté au Japon, répondit-elle en essayant de ne pas faire trembler sa voix. Papa, je ne suis pas en vacances...

Ariane se rembrunit et Raymond devina à cet instant que quelque chose clochait, que c'était plus grave que ce qu'il pressentait. Elle n'avait jamais quitté son William depuis qu'elle s'était amourachée de lui alors qu'elle n'avait que seize ans. C'était pour le suivre qu'elle avait décidé de quitter le cocon familial pour continuer ses études au Japon, comme lui, dans une grande école d'ingénieurs.

– Qu'est-ce qui s'est passé, Ariane ? Tu t'es fait virer ?

– Non. J'ai démissionné.

– Je te demande pardon ?

Ariane rentra la tête dans les épaules ; brusquement, elle avait de nouveau dix ans, subissant le jugement sans complaisance de Raymond Parot. Sauf que cette fois, elle avait trente-six ans et elle avait affronté des terreurs bien pires que son père.

Elle le regarda droit dans les yeux.

– Will me trompait depuis des mois, dit-elle comme si ça expliquait tout. Avec une pouffiasse de la boîte concurrente.

Raymond haussa les sourcils, sincèrement surpris.

– C'est tout ? grommela-t-il. J'ai toujours dit qu'il ne

fallait pas mélanger le boulot et le cul.

La logique implacable de Raymond Parot déstabilisa Ariane.

– Ce n'est pas si simple que ça, papa. William et moi, on travaillait ensemble, sur les mêmes projets. Sans lui, ça n'avait plus aucun sens.

– Ce qui n'a aucun sens, c'est de quitter un poste bien payé comme ça, sans prévenir et du jour au lendemain, pour si peu !

Ariane se renfrogna. Raymond n'avait jamais été un sentimental, que pouvait-il comprendre à ce qu'elle ressentait ?

– Je sais bien que c'est complètement débile, se défendit-elle. J'ai découvert sa trahison il y a plus de six mois, j'ai essayé de lui pardonner, de continuer. Mais ce n'était plus possible, je n'avais plus confiance en lui, y compris professionnellement. C'est quinze ans de ma vie qui sont partis en fumée, quinze ans pour rien !

Ses larmes montaient de nouveau et Ariane renifla. Elle détestait se montrer ainsi vulnérable, même si c'était précisément le cas à cet instant même. Raymond se leva du fauteuil et posa sa main sur son épaule.

– Ariane, tu es une Parot, assena-t-il doctement. Tu ne vas pas te laisser flinguer par un bon à rien. Tu mérites bien mieux que ça.

Elle esquissa un sourire. Rien que pour entendre ces mots de la bouche de son père, elle avait bien fait de revenir.

– Quelquefois, je me dis que j'aurais dû t'écouter, il y a seize ans, et rester ici, murmura la jeune femme. Je n'aurais pas perdu mon temps...

– Rien n'est jamais perdu, Ariane, répondit Raymond. Tu as beaucoup mûri et appris, là-bas. Tu as voulu voler de tes propres ailes, prouver tes compétences, te faire un prénom puisque tu avais déjà un nom suffisamment lourd à porter. J'ai eu du mal à l'accepter, c'est vrai, mais je ne t'en veux pas. C'était un choix courageux de ta part... et il faut avouer qu'il t'a réussi.

Arracher un compliment à son père n'était pas une mince affaire et Ariane sourit à nouveau.

– Merci, papa. Tu sais, j'appréhendais vraiment ta réaction. J'aurais tout à fait compris que tu me jettes dehors sans ménagement... Je l'aurais mérité.

– Peut-être, mais après, ça aurait changé quoi ? fit Raymond. Je ne suis pas rancunier. Quelquefois, je me dis même que je suis encore trop gentil... Enfin, bref ! Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Tout reprendre depuis le début. J'ai suffisamment d'argent pour tenir quelques mois, le temps de trouver un nouveau boulot et un logement. Pour l'instant, j'ai pris une chambre d'hôtel sur Internet...

Raymond la dévisagea un instant puis retourna s'asseoir dans le fauteuil face à Ariane en réfléchissant

– Pourquoi tu ne logerais pas à la maison, plutôt ? demanda-t-il enfin. C'est assez grand pour t'accueillir, tu sais... Alexis s'est acheté un appartement à Saint-Marc-sur-Mer il y a cinq ans, on a de la place !

Ariane sourit.

– Je me voyais mal arriver à la bouche en cœur en vous demandant de m'héberger alors que j'ai quasiment fait la morte pendant quinze ans, expliqua-t-elle. Mais si ça ne te pose pas de souci, ni à maman, ça sera avec plaisir.

– Il n'y a aucun problème, décida Raymond en se relevant pour aller vers son bureau. Je vais de ce pas appeler ta mère pour la prévenir.

Il appuya sur un bouton du téléphone et porta le combiné à son oreille. Ariane subodora que Sabine, sa mère, n'aurait pas tellement son mot à dire. Si Raymond avait décidé, Raymond imposait. Sa mère grognerait en cachette si elle n'était pas d'accord, mais elle se soumettrait comme toujours, bon gré mal gré. Dans ce cas précis, elle supposait que Sabine l'accueillerait quand même à bras ouverts elle aussi, puisqu'à chaque fois qu'elles s'étaient parlé, Mme Parot réclamait sa venue avec insistance.

Trois coups frappés à la porte les interrompirent ; Raymond, au téléphone, indiqua d'entrer et le vantail s'ouvrit sur une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris tirés en un chignon strict adouci par un visage doux aux joues rebondies. Elle portait plusieurs parapheurs qu'elle posa sur le bureau du président-directeur général.

– Bonjour, monsieur, dit-elle d'une voix feutrée lorsqu'il eut raccroché. Voilà le courrier de ce matin.

– Bonjour et merci, Lætitia. Je ne sais pas si tu te souviens de ma fille aînée Ariane, qui était partie au Japon, ajouta Raymond en désignant sa visiteuse.

– Je me souviens très bien de vous, madame, s'exclama Lætitia en lui tendant la main. Enchantée de vous revoir. Je ne sais pas si vous me reconnaissez ?

– Bien sûr, vous êtes l'assistante et le bras droit de papa, répondit Ariane. Vous n'avez pas changé, vous savez.

– Mon Dieu, vous êtes gentille, fit l'assistante en passant la main sur son chignon impeccable, rougissante. Vous n'avez pas changé non plus...

Ariane se mit à rire.

– Ce n'est pas l'impression que m'a donnée mon frère en arrivant ! s'exclama-t-elle. Il m'a prise pour la nouvelle secrétaire intérimaire... D'ailleurs, je plains la jeune femme qui est arrivée pour le poste. Il n'a manifestement pas hérité de ta façon de manager le personnel, papa.

Raymond échangea avec son assistante un regard navré.

– C'est le moins qu'on puisse dire, se désola-t-il en faisant une moue significative. Il n'est doué que pour la stratégie, les investissements financiers et la négociation. Le reste ne l'intéresse pas. C'est un bon directeur adjoint, mais il oublie un peu trop que sans les gens qu'il commande, il n'est rien du tout.

Ariane dévisagea Raymond avec acuité, surprise par cette sentence sans complaisance, mais le vieil homme ne se laissa pas perturber par l'interrogation muette de sa fille. Il avait d'autres chats à fouetter.

– Bon, loin de moi l'idée de te jeter dehors, mais j'ai une montagne de dossiers à traiter, déclara-t-il avec un grand sourire. J'ai eu ta mère au téléphone tout à l'heure, elle rentre à la maison et t'attend avec impatience.

– Bien sûr, je te laisse travailler, répondit Ariane en prenant son sac sur le canapé. Merci, papa, pour ton accueil, vraiment... Au plaisir de vous revoir, Lætitia.

En sortant du bureau de son père, Ariane passa de-

vant celui d'Alexis dont la porte était restée ouverte. Son frère dictait des consignes à la nouvelle assistante intérimaire qui, concentrée, prenait des notes sur un petit carnet en hochant la tête. Ariane sourit ; dire qu'elle l'avait laissé bambin sur les bancs de l'école primaire ! Elle se rendait soudain compte du temps qui avait passé, comme une balle lancée à pleine vitesse depuis un fusil.

Une fois qu'Ariane eut quitté le bureau, Lætitia tourna la tête vers son patron.

– Si vous me permettez la remarque, c'est resté une brave petite, il me semble, murmura-t-elle avec un bon sourire.

– Oui, ajouta Raymond, pensif. C'est bien une Parot pur sucre !

Lætitia hocha la tête et regagna son bureau. Raymond alla vers la fenêtre et, en bas, observa sa fille quitter le parking de la société à bord de sa petite voiture de location. Il se frotta le menton, rajusta ses lunettes cerclées de métal et se rassit dans son fauteuil de président en la regardant partir, heureux que, cette fois, ce ne soit pas pour plusieurs années.

Raymond se souviendrait toujours du jour où Ariane avait annoncé à ses parents qu'elle souhaitait partir au Japon avec son petit copain. Au début, il avait cru à une blague, puis à une lubie d'amoureux qui ne savent pas ce qu'ils font. Il avait l'habitude des idées fantasques de sa fille aînée depuis le début : née avec trois semaines d'avance, elle avait eu un développement plus rapide que la moyenne et avait très vite montré de belles aptitudes scolaires qu'elle tempérait avec un comportement

en décalage de celui de ses camarades.

Déjà toute petite, Ariane ne rentrait pas dans les cases dessinées par le système et traçait son propre chemin. Elle avait épuisé plus d'un professeur et il avait fallu la pugnacité d'un directeur pour mettre des mots sur son problème – qui n'en était pas un : Ariane était simplement une enfant précoce qui avait besoin d'être accompagnée pour grandir. Raymond se souvenait d'avoir été soulagé de l'apprendre, alors que Sabine, son épouse, avait paniqué. Il avait fallu de longues séances chez une psychologue – pour rassurer la mère plus que pour faire avancer la fille.

Ariane était douée dans tout ce qu'elle entreprenait, les sciences comme les lettres, mais elle avait surpris tout le monde, professeurs compris, lorsqu'elle avait souhaité embrasser des études d'ingénieur. Raymond n'avait pas été peu fier de l'apprendre, voyant en elle la digne héritière de l'entreprise familiale qu'il avait lui-même reçue de son père et de son grand-père.

Mais Ariane en avait décidé autrement. Elle voulait déployer ses ailes hors du nid familial et connaître autre chose. *Parot Industrie* ne devait pas être assez bien pour elle. Elle voulait faire carrière à l'étranger dans d'importants groupes de construction navale. Raymond lui avait reproché de vouloir grandir sans lui – et sans doute qu'il n'était pas loin de la vérité. Incapable d'en vouloir à sa fille, il avait rabattu sa rancœur sur William, même si le garçon n'y était pour rien.

CHAPITRE 4

Ariane ne quitta pas tout de suite la zone des chantiers. En roulant au pas, elle fit le tour du bâtiment administratif de *Parot Industrie* pour gagner les ateliers, moins clinquants, mais qui formaient le cœur de l'entreprise. Raymond avait commencé comme ouvrier métallurgiste, jeté dans le bain de l'industrie familiale par son père qui n'avait fait que reproduire le comportement du sien. Chez les Parot, on commençait en bas de l'échelle, pour bien se mettre dans la tête que le bénéfice ne tombait pas du ciel, mais du travail fourni.

Ariane elle-même y avait touché son premier salaire comme agent d'entretien dans les bureaux, puis elle avait traîné ses guêtres dans les ateliers pour ses stages et ses jobs d'été. C'était là qu'elle avait décidé d'être ingénieure et qu'elle s'était jurée qu'un jour, elle dessinerait des paquebots pour les *Chantiers de l'Atlantique*.

La silhouette massive du mastodonte en cours sous le portique de levage du bassin C attira Ariane comme un aimant. Au lieu de reprendre tout de suite le pont de Saint-Nazaire, elle bifurqua à droite pour longer les chantiers navals. Les fenêtres ouvertes, elle ralentit puis se stationna devant des tas de tôles rangés les uns derrière les autres comme une armée bien disciplinée.

Elle savait que tous ces petits morceaux de métal al-

laient participer à l'édification du navire. Le chantier résonnait des bruits caractéristiques de la construction navale : sons métalliques, grésillement des postes à souder, cris des ouvriers pilotant les grues... Les quais grouillaient d'individus, pour la plupart des hommes, affublés de casques et se hélant dans des dizaines de langues différentes. Un échantillon représentatif de la moitié de la population mondiale sur quelques kilomètres carrés.

Ariane essaya de deviner la silhouette définitive du bateau qui n'était pour l'instant qu'un empilement assez sinistre de tôles percées de trous. Un peu plus loin, dans un autre bassin que l'on appelait la forme Joubert, un deuxième paquebot mangeait tout l'horizon. L'extérieur en était terminé et les ouvriers s'activaient maintenant à l'intérieur pour les finitions des cabines, aménager les ponts et autres équipements de luxe conçus pour accueillir les milliers de croisiéristes.

Curieusement, Ariane n'avait jamais eu envie de voyager sur un paquebot. Trop de luxe, trop de monde, trop de gigantisme ; ce n'était pas son monde. William avait plusieurs fois tenté de la convaincre d'essayer, mais elle avait toujours refusé. Encore aurait-il fallu qu'ils aient suffisamment de vacances pour voyager ! Ariane et William avaient toujours été des boulimiques de travail, décrochant peu et pas longtemps.

La jeune femme consulta son portable et vit qu'il était presque dix heures. Il était peut-être temps d'aller voir sa mère, à présent.

La circulation sur le pont de Saint-Nazaire avait basculé et on roulait maintenant sur une seule voie vers

Saint-Brevin. La marée descendait, découvrant les étendues vaseuses de l'estuaire entre le bassin de construction des chantiers et la berge. Ariane prit la première sortie vers le vieux quartier de Mindin, là où, quarante ans plus tôt, le bac faisait des rotations régulières entre les deux berges de la Loire. Elle gara de nouveau sa voiture devant la maison de ses parents et n'eut pas le temps de sonner au visiophone : sa mère venait déjà à sa rencontre, anticipant l'ouverture complète du portail.

– Ariane, Ariane, quelle magnifique surprise ! s'exclama Sabine en serrant sa fille contre elle avec une voix rendue suraiguë par l'émotion. Je désespérais de te revoir un jour...

– Bonjour, maman, répondit Ariane en souriant. Je suis tellement contente aussi !

D'un naturel pudique et secret, Ariane n'était pas très portée sur les effusions de joie ni les embrassades. Tout le contraire de sa mère, très démonstrative, parfois jusqu'à l'exagération. Sabine n'avait pas changé même si elle avait pris quinze ans : c'était toujours une jolie femme, sophistiquée, très maquillée, quand bien même elle ne sortait pas de chez elle de la journée – ce qui était relativement rare – et très au fait de ce qui se faisait ou pas en matière de mode. Ariane n'avait jamais été très portée sur les choses « de fille » et elle savait que sa mère s'en était toujours désolée.

– J'espère que tu comptes rester longtemps, ça fait tellement de temps qu'on ne t'a pas vue ! fit Sabine en l'entraînant vers la maison. C'est dommage que William ne soit pas venu avec toi...

Ariane s'arrêta sur le chemin impeccablement pavé

d'ardoises entourées de petits cailloux blancs.

— J'ai rompu avec Will, maman, annonça-t-elle de but en blanc. J'ai aussi démissionné de mon travail. Je n'ai pas l'intention de retourner au Japon.

Autant dire les choses tout de suite au lieu de tergiverser. Elle avait bien vu avec son père que ça ne servait à rien de tourner autour du pot. Sabine s'arrêta à son tour et son sourire se figea, comme si l'information faisait son chemin dans son cerveau. Interloquée, elle dévisagea sa fille puis regarda autour d'elle comme pour vérifier que personne n'avait entendu ses paroles.

— Bon, on va entrer, je vais faire du café et puis tu m'expliqueras tout ça, décida-t-elle. Tu as des bagages ?

— Oui, deux ou trois valises, je n'ai pas emporté grand-chose...

— D'accord, on reviendra les chercher plus tard.

Elles étaient arrivées à la porte de la maison, grande bâtisse d'architecte où Ariane avait passé son enfance. Sabine la mena jusqu'à un salon posé devant une large baie vitrée en surplomb de la promenade piétonne. Les eaux brunes de l'embouchure de l'estuaire s'épandirent jusqu'à la côte découpée de Saint-Nazaire qui se prolongeait vers Saint-Marc-sur-Mer et Pornichet, jusqu'à rejoindre La Baule et la presqu'île guérandaise.

Le paysage n'avait pas changé, immuable ; en revanche, l'intérieur de la maison avait été modernisé. Ariane se souvenait de vieux meubles en bois sombre, de canapés en cuir noir et de tapis d'orient coûteux ; aujourd'hui, le mobilier mêlait le bois clair, le métal et le verre, et même quelques pièces de designers réputés. L'ensemble formait un intérieur cossu, confortable et un

brin *m'as-tu-vu* dans lequel Ariane devinait la patte de Sabine. Depuis toujours, sa mère était sensible au paraître et au *qu'en dira-t-on*, veillant à sa réputation et à son image comme à son maquillage le matin.

– Assieds-toi, je vais préparer du café !

– Je préfère du thé, si tu en as, j'ai déjà pris un café avec papa, intervint Ariane en la suivant vers la cuisine, elle aussi dotée de la vue sur la mer.

– D'accord. Tu ne veux pas t'asseoir au salon ?

– Ici, ça ira très bien, comme ça on peut discuter.

Ariane s'accouda au plan de travail en hauteur de l'îlot central et regarda sa mère mettre l'eau à chauffer dans une bouilloire. Elle remplit ensuite une boule à thé dans une boîte métallique, puis sortit une dosette de café qu'elle inséra dans la machine.

– Quand ton père m'a téléphoné pour m'annoncer ta venue, je croyais qu'il se fichait de moi, dit enfin Sabine en posant devant elle le café qu'elle venait de se préparer. Je ne m'y attendais pas du tout, ça fait tellement longtemps.

– Quinze ans. Je suis désolée, j'aurais dû revenir bien avant, mais...

– Mais il y avait toujours un empêchement, je sais, interrompit Sabine. Tu nous l'as assez expliqué comme ça.

Ariane fit une grimace en sentant la rancœur dans la voix de sa mère, chose bien compréhensible au demeurant, car elle se rendait compte à présent qu'il leur avait manqué un peu de bonne volonté pour venir de temps en temps en France visiter ses parents. Le problème ne s'était pas posé de la même manière avec la famille de

William puisqu'il s'était complètement brouillé avec elle.

Le sifflement caractéristique de la bouilloire s'étant arrêté, Sabine versa l'eau chaude dans la tasse d'Ariane. Le silence enveloppa les deux femmes pendant un instant, puis Sabine reprit à nouveau la parole.

— Que s'est-il passé, avec William ? Tu es bien sûre que c'est définitif ?

Ariane fronça les sourcils face à l'incongruité de la question.

— Oui. Il est parti avec une autre fille.

— Ce n'était peut-être qu'un accident, tenta Sabine.

— C'est gentil d'essayer de me rassurer, maman, mais c'est inutile. Will me trompait depuis plus d'un an. Je l'ai découvert par hasard... Comme si c'était trop dur de me dire simplement qu'il ne m'aimait plus.

— Ah, effectivement, acta Sabine. Ce n'est pas facile à assumer, la double vie. Mais toi, tu l'aimes encore ?

Ariane soupira longuement. Elle ne savait plus. Elle avait détesté William puis l'avait regretté, pleuré pendant des jours et insulté pendant des nuits. Elle lui en voulait de lui avoir menti, puis elle se reprochait de ne pas avoir su le retenir. Elle avait demandé des explications et il avait été incapable d'aligner deux arguments cohérents. Il ne l'aimait plus, c'était tout. C'était trop.

Comme ils travaillaient ensemble, leur différend personnel avait rejailli sur l'ambiance professionnelle. Ariane avait cessé de croire en William, la suspicion avait remplacé la confiance, eux qui étaient sur la même longueur d'ondes ne se comprenaient plus. Ariane avait demandé à changer de service afin d'être affectée sur d'autres projets, mais leur chef avait refusé. Elle avait

essayé de se battre, de résister, de faire comme si... Mais la complicité avec William était morte et elle s'était rendu compte qu'elle était la base de toute leur relation. Sans elle, ils n'avaient plus rien en commun, plus rien à partager. C'était fini, vraiment fini.

– D'accord, reprit Sabine en faisant le tour de l'îlot central pour venir prendre dans ses bras sa fille en pleurs. Je comprends, n'en parlons plus. Il faut que tu refasses ta vie, maintenant..

– On ne refait jamais sa vie, maman, renifla Ariane en la regardant. On continue seulement.

– Oui, bien sûr... Que comptes-tu faire, alors ?

Il y avait quelque chose d'étrange dans la réaction de sa mère qu'Ariane n'arrivait pas à cerner, mais elle décida de ne pas s'y attarder.

– D'abord, il faut que je fasse le point, soupira-t-elle en se redressant. Je ne veux pas bouleverser votre vie, j'ai un peu d'argent de côté. Je comptais trouver un appartement à louer très vite. Papa m'a proposé de m'installer ici plutôt qu'à l'hôtel... ça ne t'ennuie pas ?

– Évidemment que non, répliqua Sabine. Tu es toujours la bienvenue. Allons chercher tes valises, tu vas ranger tes affaires pendant que je prépare à manger pour ce midi.

Elles ressortirent et Sabine ouvrit de nouveau le portail pour qu'Ariane gare sa voiture sous le préau aménagé pour les véhicules des invités.

– J'irai rendre ma voiture à l'agence de location après le déjeuner, annonça Ariane en ouvrant le coffre pour prendre ses valises.

– Tu n'as pas grand-chose, remarqua Sabine en sai-

copyrigh...t...y...n...e...g...u...i...l...e...n...s...u...t...2...0...1...1...-...u...n...m...o...n...t...s...u...r...l...e...a...r...t...i...c...l...e...e...x...t...r...a...i...t
sissant un sac et une trousse de toilette.

– Tu sais, maman, je n’ai jamais été matérialiste. Et puis, je n’avais pas envie de rapporter quoi que ce soit qui puisse me rappeler Will...

Sabine hocha la tête et elles revinrent dans la maison. Ariane s’arrêta dans le couloir en interrogeant sa mère du regard.

– Ta chambre est toujours au même endroit qu’il y a quinze ans, ma chérie.

Ariane grimpa l’escalier, ouvrit la troisième porte à droite et resta à nouveau interdite. La pièce était prête à l’accueillir, le lit double garni d’un édredon moelleux, son bureau d’étudiante sous la fenêtre depuis laquelle on apercevait la mer, ses étagères garnies de quelques peluches et poupées rescapées de son enfance et même quelques constructions en Lego sur lesquelles elle avait fait ses premières expérimentations techniques. Elle avait l’impression d’être partie seulement la veille.

Ariane posa ses valises au pied du lit et regarda sa mère, émue aux larmes. Cette fois, ce fut elle qui se jeta dans ses bras.

– Bienvenue à la maison, murmura Sabine.

Ariane partagea le déjeuner de Sabine en discutant à bâtons rompus, avec la sensation étrange de parler avec elle d’égale à égale. Elle n’était plus la jeune étudiante inexpérimentée, mais une femme qui avait elle aussi affronté quelques bourrasques. Elle ne se doutait pas que Sabine ressentait elle aussi ce sentiment bizarre ; elle

redécouvrait sa fille sous un autre jour et mesurait comme elle avait mûri. En même temps, elle se rendait compte à quel point participer à son évolution lui avait manqué. Sa fille s'était faite sans elle, toute seule, lui volant son rôle de maman. Qu'avait-elle donc à lui apprendre aujourd'hui ?

Le téléphone de Sabine vibra et l'écran s'illumina. Ariane lut « *Rappel 14 h : fitness* » et sourit à sa mère.

– Toujours accro au sport ? remarqua-t-elle.

– Oui, c'est ma bulle, tu sais... Mais ce sera sans moi cette fois, je vais rester avec toi.

– Ne change rien à tes habitudes, maman, au contraire, répliqua Ariane en posant sa main sur la sienne. Ça va me faire du bien de rester seule un moment... J'ai besoin de me poser un peu.

– Tu es sûre ?

– Oh oui ! Je te rappelle que je viens d'avaloir vingt heures de vol depuis Tokyo, sans parler des escales, de la route depuis Nantes et du décalage horaire... Je suis complètement déphasée ! Va sans crainte, je t'assure.

Convaincue, Sabine hocha la tête. Vu la rapidité avec laquelle elle se prépara, Ariane se demanda si sa mère ne lui était pas finalement reconnaissante de lui laisser son petit moment de liberté.

Ariane n'avait jamais vu sa mère occuper un emploi salarié. La situation de Raymond leur avait toujours permis de subvenir largement à leurs besoins et Sabine avait développé un mode de vie oisieux qui convenait bien à son caractère. Elle s'occupait en partageant son temps entre bibliothèque, sport, shopping et visites chez ses amies, qu'elle avait nombreuses.

Une fois sa mère partie, Ariane resta un moment devant la grande baie vitrée du séjour à regarder la mer. Elle aurait dû dormir, mais malgré la fatigue physique qui envahissait tout son corps, elle se sentait incapable de trouver le sommeil. Le silence de la maison agissait comme un baume apaisant et, soudain, elle fut saisie par une irrésistible envie d'aller marcher le long de la plage, comme autrefois. Elle prit son blouson et un foulard, car le vent s'était levé et sortit en prenant soin de verrouiller derrière elle. Sabine lui avait donné un double de ses clés et de la télécommande du portail, comme si c'était très naturel – mais peut-être que ça l'était. Elle était sa fille, tout de même.

La promenade piétonne de Saint-Brevin avait été aménagée comme un pont de bateau, avec des rambardeuses en métal et des câbles, ponctuées d'ouvertures vers la plage, parfois enjambées par des passerelles en bois. Les promeneurs et joggers y étaient nombreux, surtout le week-end. Ce jour-là, il n'y avait pas beaucoup de monde, quelques retraités qui marchaient, des mamans ou des assistantes maternelles avec des bambins, des adolescents bruyants sur les bancs parsemés çà et là. Les eaux troubles de l'estuaire s'échouaient en petites vagues sur l'estran découvert par la marée basse. Régulièrement, de longues palissades en bois transperçaient la plage pour retenir le sable ou briser la force des vagues. Ariane les avait toujours vues là, sans jamais savoir à quoi elles étaient précisément destinées.

Elle se dirigea instinctivement vers le port, retrouvant le trajet rituel qu'elle parcourait autrefois, accompagnée par sa mère lorsqu'elle promenait Alexis. Si le ri-

vage n'avait pas changé, les reliefs de la plage semblaient avoir bougé, avalant ici l'escalier de béton qui descendait dans le sable, recouvrant là le muret. Même la corbeille de propreté urbaine semblait avoir été ensvelie par les mouvements du sable. Après le camping de Mindin, juste avant la citadelle qui abritait aujourd'hui le musée de la marine, Ariane fut intriguée par quelque chose dont elle n'avait aucun souvenir. Elle découvrit bientôt ce qui ressemblait à un immense squelette de métal, entre mer et rochers, qui regardait vers le pont. On aurait dit la carcasse d'un serpent de mer de plusieurs dizaines de mètres de long, échoué sur la plage. Elle avait beau creuser dans sa mémoire, elle ne se souvenait absolument pas avoir déjà vu cette bestiole.

Ariane descendit sur le sable et s'approcha de la bête avec précaution, comme si elle craignait qu'elle ne se réveillât. Arrivée au niveau de la tête, elle posa sa main sur la gueule du monstre, inexplicablement émue. Le métal froid lui confirma qu'il s'agissait d'une sculpture – au cas où elle aurait eu un doute !

Elle aurait pu tenir tout entière dans sa mâchoire. En regardant vers le fort, elle remarqua des caméras de vidéosurveillance braquées sur le serpent et pensa que la sculpture devait être une œuvre d'art particulièrement importante. Elle se souvint qu'elle avait croisé, sur la route, quelques panneaux indiquant « Parcours Estuaire – Serpent d'Océan » et comprit qu'il s'agissait de cela. Elle s'assit sur le muret en pierre qui délimitait la plage et sortit son smartphone pour trouver des informations sur Internet. Il s'agissait d'une réalisation d'un sculpteur chinois dénommé Huang Yong Ping, installée en 2012

copyrigh...t...y...nd...a...g...u...ll...e...n...a...u...d...2...0...1...-...u...n...p...o...u...r...l...e...a...r...t...r...o...u...b...e...e...x...t...r...a...i...t

dans le cadre de la mise en place d'une collection d'œuvres d'art contemporain tout au long de l'estuaire de la Loire, de Saint-Nazaire jusqu'à Nantes. Il y avait ainsi une trentaine d'œuvres à découvrir, installées en plein air pour la plupart.

Ariane regarda de nouveau le serpent et se promit de prendre le temps d'aller explorer ces œuvres contemporaines, puisqu'elle était là, maintenant. Ce serait aussi l'occasion de retrouver la Loire, l'estuaire, son pays d'enfance. Elle se rendit compte que tout cela lui avait manqué.

Elle remonta vers la promenade piétonne et continua son chemin, tourna à droite vers le port, dominé par l'imposant sémaphore. Ariane s'assit de nouveau sur les renforts en bois à l'abri du vent. Devant elle, les restes des embarcadères s'élevaient encore, bien que les bacs de Loire assurant la liaison entre Saint-Nazaire et Saint-Brevin ne circulaient plus depuis l'inauguration du pont en octobre 1975. Son père lui avait souvent raconté comme c'était contraignant, avant, pour aller de l'autre côté : il fallait faire la queue, attendre le bac, monter sur le bateau à fond plat, traverser, attendre de pouvoir quitter le navire... Ariane sourit en secouant la tête. Malgré ses dehors placides, Raymond Parot avait toujours détesté attendre.

Au bout d'un long moment, Ariane se décida à rentrer à la maison. Elle devait quand même défaire ses valises, s'installer et aller rendre sa voiture à l'agence de location. Elle refit le chemin en sens inverse en se disant que, la prochaine fois, elle emprunterait les rues pour voir les nouvelles maisons et constater les change-

ments.

Elle arriva en même temps que Sabine, étonnamment pimpante après sa séance. Ariane devinait que sa mère allait au fitness surtout pour papoter avec ses copines et pas vraiment pour faire du sport. D'ailleurs, elle-même devrait profiter que la saison soit encore clémente pour aller faire une petite course à pied le lendemain matin.

Dans sa chambre, elle ouvrit ses valises, un peu mélancolique, tandis que le jour tombait lentement. Elle rangea ses affaires dans une large armoire en merisier qu'Ariane avait vue chez ses grands-parents. Elle soupira ; elle avait oublié de parler du serpent à sa mère.

Le vibreur de son téléphone l'informa d'un message ; c'était William. Il s'inquiétait de savoir où elle était et si elle allait bien. Ariane s'assit sur le lit, déconcertée. Que lui répondre ? Elle avait pris l'avion sans rien lui dire.

Salut Will. J'ai quitté le Japon, je n'ai plus rien à faire là-bas. Sois heureux. Ariane.

C'était sobre, direct, efficace. Puisqu'il ne faisait plus partie de sa vie, elle n'avait pas de comptes à lui rendre. Elle n'allait pas non plus lui faire croire qu'elle était au degré zéro de l'envie de continuer, même si c'était un peu vrai. La réponse ne se fit pas attendre, car son portable se remit à vibrer. Cette fois, il s'agissait d'un appel.

William.

Ariane prit son téléphone et hésita, le doigt au-dessus de l'écran pour le déverrouiller.

Elle n'avait pas envie d'entendre sa voix. Elle souhaitait tourner la page, même si c'était dur, même si elle l'aimait toujours. Peut-être. Mais en fait, elle n'en était

pas très sûre. Elle reposa le téléphone sur le bureau. Quelques secondes plus tard, le vibreur lui indiqua qu'elle venait de recevoir un message vocal.

Ariane l'ignora et continua de vider ses valises en retenant ses larmes. Qu'il aille se faire voir avec sa pouffasse.

ENVIE DE LIRE LA
SUIVANTE ?

[RENDEZ-VOUS ICI !](#)